

une grande dame du faubourg Saint-Germain, un soir de réception ; y songes-tu, Clarisse ?

— Tu es beau, mon frère ! tu t'exprimes avec distinction, ton costume, bien supérieur, d'après moi, aux ridicules habits noirs de nos élégants, est en tous cas celui d'un homme de cœur ! Oh ! sois tranquille, tu seras reçu par le comte et la comtesse avec honneur comme tu le mérites. Et d'ailleurs tu es connu, aimé et estimé de la famille Beauval qui doit s'y trouver....

— Si Marcelle t'avait écoutée ce matin, dit Pierre-Paul, elle n'eût pas refusé de te suivre, et ce soir, même sans mon arrivée à Paris, vous auriez enfin su l'une et l'autre toute la vérité.

— Marcelle ne voulait pas venir, répondit Clarisse ; au seul nom d'Eugène de Beauval, Emilien l'eût autorisée à rester sans me dire pourquoi ; mais, grâce au ciel, Pierre-Paul tu es ressuscité pour nous, te voici ! et enfin je suis heureuse !

— Et moi, Clarisse, et moi, comment exprimer ce que j'éprouve ! Tu vis, je te retrouve, tu es la mère de Marcelle, le bonheur de ma vie entière est assuré, je suis au comble de mes vœux.

Le souvenir sinistre du baron de Minalès était bien loin des pensées de Clarisse et de son frère. Ils s'abandonnaient à leurs impressions les plus douces, Gilbert et Léonie les écoutaient en souriant, et Plantiau, couché à leurs pieds faisait entendre un sourd grognement de plaisir.

Cependant, chez Emilien Durantaïs des scènes d'un caractère fort différent s'étaient rapidement succédé ; car, là se trouvait un homme qui avait un intérêt de vie et de mort à briser comme un verre fragile toutes les espérances de Pierre-Paul et de sa sœur.

Alors aussi la comtesse de Lersant, gravement préoccupée de la situation de Clarisse, se proposait, pour y mettre un terme, de se charger de l'avenir de Marcelle.

« *Noblesse oblige.* » Le comte de Lersant, qui devait plus que l'opulence à son aimable compagne, approuva noblement des projets dignes de cette devise. Il avait à se reprocher d'avoir autrefois précipité le mariage de Clarisse avec Emilien Durantaïs ; il se regardait comme l'auteur des maux dont elle avait tant souffert. — Charge par Ismène de se renseigner sur le futur mari de sa fille d'adoption, il n'aurait point dû se fier à la légèreté de M. le baron de Minalès et

à quelques jeunes gens sans consistance. C'était à lui de découvrir qu'Emilien avait été marié une première fois et qu'il était père de Marcelle. — Et puisque cette Marcelle ne cessait d'être un obstacle au bonheur de la jeune femme, il trouvait juste de l'en délivrer, fût-ce au prix des plus grands sacrifices. D'ailleurs il s'intéressait vivement à Clarisse dont la résignation, la simplicité, le dévouement et le courage, l'avaient souvent ému. Son cœur était ainsi d'accord avec sa conscience. Il loua les intentions d'Ismène, promit de les seconder et fut même cause des premières ouvertures faites à M. de Beauval par la nouvelle famille de Suzanne.

La comtesse de Lersant venait de passer dans son salon, lorsque lui fut annoncée la visite du vieux gentilhomme, qu'elle ne connaissait pas encore.

En termes d'une exquise courtoisie, il s'excusa d'abord de devancer de plusieurs heures l'instant où il était attendu. Mais avant une entrevue tout au moins délicate, il désirait avoir quelques renseignements plus précis sur la jeune personne dont on lui parlait comme d'un parti convenable pour son fils Eugène, et dont on n'avait même pu lui dire le nom.

Ismène nomma Marcelle Durantaïs.

— Marcelle Durantaïs ! répéta M. de Beauval fort surpris, la fille de M. Emilien Durantaïs et d'une simple paysanne appelée Jeanne-Marcelle Faron ?

— Oui, monsieur, répondit la comtesse extrêmement surprise à son tour.

— Ignorez-vous donc, madame, que cette jeune personne a été élevée avec mes deux filles au couvent de Notre-Dame-des-Fleurs et qu'elle venait sans cesse au château de Beauval ? Sous le rapport de l'éducation, de la grâce, de l'esprit et des principes, Marcelle serait en effet très convenable ; malgré sa naissance un peu vulgaire, je serais heureux d'avoir une belle-fille de son mérite. Mme de Beauval et moi, nous avons apprécié depuis longtemps les heureuses qualités de Mlle Durantaïs, mais d'abord je suis fondé à dire qu'elle a une inclination de nature à contrarier tous vos projets, Mme la comtesse...

— Je me plais à croire que non, murmura Ismène déconcertée.

— Et d'ailleurs, ajouta M. de Beauval, sous le rapport de la fortune, vous devez être vous-même dans l'erreur, car je suis certain que son père, après avoir joui d'une certaine aisance, est entièrement ruiné.

— Monsieur, dit vivement Ismène, cette circonstance, très vraie, j'en conviens, n'empêchera pas Marcelle d'être richement dotée.

— Par qui donc, madame la comtesse ?

— Par M. le comte de Lersant et par moi.

M. de Beauval s'inclina profondément.

— Madame, reprit-il ensuite, puis-je sans indiscretion vous demander à quoi tient votre intérêt si puissant pour une jeune fille qui, en quinze années, n'a jamais prononcé votre nom devant nous ?.....

Après un quart d'heure d'entretien fort animé, la comtesse de Lersant donna l'ordre d'atteler sa voiture et dit à M. de Beauval avec l'accent de la plus vive reconnaissance :

— Vous serez le sauveur de cette enfant et de ma fille Clarisse. Quoi ! Pierre-Paul Roverin est vivant, et c'est lui qu'aime Marcelle ! Quoi ! ce jeune paysan est aussi instruit, aussi distingué que vous me le dites ! Il faut les servir et démasquer enfin la longue intrigue qui, à tant de reprises, a réduit ma chère Clarisse au désespoir.

— Vingt fois, madame la comtesse, j'ai écrit à Paris pour y faire rechercher les traces de Mlle Clarisse Roverin, recueillie, me disait-on, par une vieille marquise....

— Cette vieille marquise avait dix-huit à dix-neuf ans alors, interrompit Ismène en souriant. J'étais marquise de Ponthervé, monsieur, avant d'avoir épousé en secondes noces le comte de Lersant, mon cousin.

— Eugène, son frère Louis et leurs deux sœurs, Suzanne surtout, qui doit la vie à Pierre-Paul, vont être ravis de nos précieuses découvertes, et Mme de Beauval plus encore que nos enfants.

— Il faut dès aujourd'hui écrire en Bretagne dit la comtesse.

— Rendons à Pierre-Paul sa fiancée ! ajouta M. de Beauval.

— Rendons un frère à sa sœur, une sœur à son frère !

— Ah ! nous allons faire bien des heureux !

Sur ces mots, l'équipage armorié de la comtesse partit pour la rue de Richelieu, où il devait arriver avant le modeste fiacre qui portait Pierre-Paul, Clarisse, ses enfants et le chien Plantiau.

Marcelle, en costume de voyage, ouvrit la porte du salon au moment où le baron de Minalès, affectant le ton badin, achevait l'éloge de son neveu imaginaire et concluait gaiment par ces mots :

— Vous aurez là, mon bon ami, le modèle des gendres passés, présents et à venir. En route donc pour Florence ! Et *Viva l'Italia bella, e sempre, sempre viva !*

— A Florence ! en Italie ! pour me marier au neveu de cet homme ! pensa Marcelle avec effroi. Et, au lieu d'entrer, elle se retira sans refermer la porte.

Le baron ne l'avait pas aperçue. Fort inquiet, quoique jusqu'à présent il eût été merveilleusement secondé par les circonstances, il craignait un revers, et, pour se donner bonne contenance, il dépassait le but en plaisantant, en fredonnant.

Emilien écoutait à peine ; il tenait à la main le billet qu'il venait d'écrire à Clarisse ; triste, pensif, mécontent de lui et des autres, il retombait dans ses irrésolutions.

— Eh bien ! mon ami, à quoi diable réfléchissez-vous ? Dépêchons !....

Il faut se hâter, le temps presse !
Il faut se hâter de... partir !...

— Je ne vois pas bien pourquoi, répondit avec lenteur Emilien que choquait le ton léger du baron. Vous riez, vous chantez, vous ! moi, je me demande ce qui peut m'empêcher de faire mes adieux à ma femme et à mes enfants ! Clarisse va rentrer, attendons-la !

Marcelle, en ce moment, plaça son dernier espoir en Clarisse.

Minalès, habitué à l'emporter sur Emilien, répliqua par des railleries amicales dont l'effet devait lui paraître infaillible ; mais depuis quelques jours le père de Marcelle était dans un état d'irritation extraordinaire.

— Sottises tant qu'il vous plaira ! mon cher, reprit-il ; mais tenez, à vous parler avec franchise, je suis las de tous les mystères gros ou petits dans lesquels vous me faites vivre depuis mon second mariage.

Le baron de Minalès sentit un frisson parcourir tous ses membres :

— Voici une scène qui arrive bien mal à propos ! Du calme, ou je suis perdu !

Marcelle écoutait en frémissant ; Emilien ajoutait :

— Sans revenir sur le passé qui a eu pour conséquences ma déplorable attitude vis-à-vis des Lersant à Paris et des Morgan en Bretagne, examinons le présent avec sangfroid. A l'heure qu'il est ma femme sait à peine le nom du village où son père est mort. . . .

Ce membre de phrase fut incompréhensible pour Marcelle, qui croyait Clarisse fille du comte de Lersant.

— Clarisse ignore, poursuivait Emilien, que le jeune garçon de tout à l'heure est un Roverin, et qu'il arrive du pays de Corentine. Certes, je ne consentirai jamais au mariage de ma fille avec un paysan, et j'accepte avec joie l'espoir de l'unir à votre neveu. Mais plus de secrets, plus de demi-mensonges ; c'est de ma bouche que Clarisse doit apprendre toute la vérité. Après notre départ, dites-vous, le jeune Roverin reviendra : eh bien ! je ne veux point qu'il ait à découvrir la moindre chose à ma femme.

— Assurément, vous avez raison, dit le baron fort à contre-cœur. Avant de partir de France et quand ce petit rustre de Saint-Loup menace d'assiéger votre logis, il convient que Mme Durantais soit prévenue ; mais votre lettre lui donne toutes les explications nécessaires. . . .

— Non ! ma lettre ne vaut rien !

— Ajoutez-y un paragraphe !

— Non ! cent fois non ! je veux attendre ma femme, je veux la revoir, lui dire adieu, l'embrasser elle et mes enfants ! Je veux que Marcelle elle-même sorte d'ici d'une manière convenable ; tout au moins les apparences seront sauvées !

— Il faut avouer, mon cher ami, dit Minalès avec amertume, que vous passez du blanc au noir en bien peu d'instant. L'arrivée de l' amoureux vous exaspérait, vous deviez le consigner à votre porte, et voilà que vous en faites une espèce de confident de votre femme. Votre position vous semblait intolérable, vous la prolongez. Vous redoutiez de nouvelles scènes, et vous nous préparez un cinquième acte de mélodrame. Il fallait enlever l'affaire à la baïonnette, nous voici l'arme au bras ! J'ai payé au poids de l'or une chaise de poste qui va prendre racine dans la rue. . . . C'était bien la peine, ma foi ! de tant se presser !

A ces mots, changeant de ton, le baron prit affectueusement les mains d'Emilien Durantais :

— Mais tout ceci n'est pas sérieux, dit-il d'un accent persuasif, vous êtes trop sage pour ne pas en revenir à votre premier projet, seul bon, seul prudent, seul raisonnable et qui concilie les intérêts de tous avec votre dignité de père de famille. Prenez-y garde ! les bonnes occasions et les instants perdus ne se retrouvent pas, croyez-en votre meilleur ami ! Peu m'importe à moi un retard de quelques heures ; c'est pour vous, pour votre fille, et surtout pour votre femme, que j'insiste ! Voyons donc cette lettre avant tout.

Emilien, ébranlé, lui laissa parcourir sa lettre d'adieu :

— Mais c'est parfait, tendre, bien dit du meilleur goût ! continua l'aventurier. Un *post-scriptum* de trois lignes suffira pour tout éclaircir ; tenez ! prenez cette plume ! écrivez. . . .

Emilien, subjugué, obéit.

Marcelle alors se précipita dans le salon.

— Par pitié, mon père, ne partons pas ainsi, je vous en prie ! Ne craignez plus de scènes fâcheuses, je demanderai pardon à ma mère de lui avoir résisté ce matin ; et moi aussi je veux lui faire mes adieux, je veux l'embrasser avant de quitter cette maison !

— Très bien ! chère enfant, dit Emilien enchanté, tu as la tête un peu mauvaise, mais le cœur excellent. Ainsi, cher baron, point de souper sur la route ; nous dînerons ici tous ensemble. Après le dîner, je fais part de nos projets à Clarisse ; elle est remplie de bon sens, et je ne fuirai pas de chez moi comme un déserteur.

Sans la couche de bistre qui teignait la figure de Minalès, sa pâleur livide eût épouvanté Emilien. Son émotion fut si violente que, malgré toute son astuce, il ne parvint plus à se contenir et dit avec emportement :

— Allons donc ! comédie de petite amoureuse ! Pouvez-vous bien être dupe de cette ruse ! Mademoiselle l'écouteuse aux portes veut gagner du temps ! . . .

Marcelle devint pourpre de honte et, se retournant vers le baron :

— Monsieur ! lui dit-elle avec hauteur, vous êtes inconvenant et grossier !

— J'ai dit ce que je pense, mademoiselle, repartit Minalès en jetant les yeux sur le volumineux portefeuille qui contenait ses titres et coupons.

En désespoir de cause, il n'aspirait plus qu'à s'en emparer et à profiter seul de la chaise de poste ; aussi, sans transitions aucunes, dit-il à Emilien :

— Décidément, mon bon ami, je vous retire ma parole. Mademoiselle votre fille a trop mauvais caractère et ne saurait être ma nièce !

Sans le vouloir cette fois, presque malgré lui, Minalès venait de porter une botte magistrale, car Emilien, toujours faible, le supplia de ne point se dédire si tôt :

— Eh quoi ! mon ami, vous m'abandonneriez au dernier moment pour la réplique étourdie d'une enfant ?

— Que mademoiselle se rétracte ! dit Minalès recouvrant tout espoir, car Marcelle fit un signe de tête qui réveillait de nouveau la méchante humeur d'Emilien.

— M. le baron, mon ami de vingt ans, n'a rien dit de trop ! s'écriait-il. Peut-il être inconvenant envers la fille de son meilleur ami ? Sa familiarité est un droit acquis par de longs et nombreux services.

— Mais, mon père, ses reproches étaient injustes.

— Non ! pourquoi nous écoutais-tu ? . . . Non ! tu n'es pas sincère. Tu penses à ton jeune paysan, tu voudrais nous retenir. . . . Eh bien ! nous partirons sur l'heure ! je le veux ! je l'exige ! . . .

La colère aidant, Emilien dépassait l'attente de Minalès, qui crut devoir l'inviter à se modérer un peu.

— Partir sans eux, pensait-il, c'est risquer d'éveiller les soupçons. Les emmener, c'est un coup de fortune ! A peine Pierre-Paul aurait-il revu Clarisse, qu'Emilien serait le premier à m'accuser, à me faire poursuivre. Qu'il m'accompagne avec Marcelle, nous atteindrons à temps la frontière. . . .

Marcelle ne savait pas désobéir à un ordre formel de son père, mais ses larmes avaient le don de l'attendrir.

— Ecoutez-moi, de grâce, disait-elle en pleurant, ne me condamnez plus sans m'entendre ! Au nom de ma mère Jeanne-Marcelle ayez pitié de moi !

Emilien répondit d'un ton paternel :

— Avant tout, mon enfant, retire les termes dont tu t'es servie à l'égard de mon ami le baron de Minalès.

Marcelle joignit les mains et dit :

— J'ai eu tort, mon père ; je regrette de m'être
La Meilleure Part. — Vol. 58. No. 6.

tre laissée aller jusqu'à lui répliquer comme je l'ai fait.

— Allons ! très bien ! interrompit Minalès. Je suis enchanté de vous, mademoiselle. Partons donc, puisque Durantais le désire.

— Mais, M. le baron, mon père veut rester.

— Du tout. Allons ! Emilien, occupez-vous des paquets. Mademoiselle, veuillez prendre mon bras.

— Pardon ! monsieur, dit Marcelle ; je n'ai pas achevé de parler, car vous m'avez interrompu.

— C'est vrai, fit Emilien ; parle, mon enfant.

— Eh bien ! mon père, si j'ai entendu ce que vous disait M. le baron, c'est sans avoir rien épié. Selon vos ordres, je me suis mise en costume de voyage, j'ai ouvert la porte. . . .

— A quoi bon revenir sur cela ? interrompit Minalès ; en voiture, mon ami ! . . . Tenez, je me charge des valises.

— Attendez donc une minute, que diantre ! fit Emilien en souriant, et laissez faire la servante.

Marcelle ajoutait :

— J'ai surpris sans le chercher des paroles que je m'applaudis d'avoir entendues ! . . .

Minalès était sur des épines enflammées. Il essayait d'entraîner Emilien, il faisait emporter les paquets ; Marcelle, de son côté, retenait son père. La lutte morale se traduisait en actes matériels. Emilien, indécis, tout en cédant mollement à l'impulsion du baron de Minalès, écoutait la jeune fille.

— Oh mon père ! disait-elle, je vous jure devant Dieu que je suis incapable de vous mentir ! Non ! ce n'est pas pour gagner du temps, ce n'est même pas pour revoir Pierre-Paul. . . .

— Pierre-Paul ! . . . répéta Emilien.

— Venez donc enfin, venez ! interrompit Minalès avec terreur.

— . . . C'est bien réellement pour revoir Clarisse, pour m'excuser après d'elle, pour lui promettre d'être sa fille et de lui dire tout ce que j'ai dans le cœur ! . . . Ce n'est point pour autre chose que je vous supplie maintenant de différer votre départ ! Vous ne voulez plus de réticences ni de mystère. Clarisse va être heureuse, nous allons nous aimer plus que deux sœurs !

Emilien repoussa le baron :

— Ne me tirez donc pas ainsi ! s'écria-t-il. Ce que dit Marcelle vaut la peine d'être écouté avec calme ! Je ne sais, en vérité, ce qui vous

presse tant, si, moi, je trouve convenable d'attendre. Une chaise de poste n'est pas un fiacre à l'heure....

Pour le coup, le baron de Minalès n'y tint plus :

— Corbleu, Durantais ! dit-il, vous êtes bien le plus faible des hommes.

— Moi, faible ! répartit Emilien blessé au vif. Vous allez voir, je vous le déclare, que nul n'a plus de fermeté que moi. Je suis résolu à attendre Clarisse, c'est dit !

Marcelle poussa un cri de triomphe.

Le baron prit une détermination désespérée.

— Et d'abord, ajoutait Emilien, mettons les instants à profit ; réglons nos comptes, s'il vous plaît ; asseyez-vous. Ce n'est pas à Florence, c'est à Paris que je veux vous mettre au courant de vos affaires.

— Je vous en dispense, Durantais, dit Minalès d'un ton contraint qu'il n'eut point l'art de rendre mielleux et flatteur. Les titres d'actions, les coupons et valeurs de toute nature sont là, parfaitement !... Et puisque vous retardez notre voyage, réflexions faites, je ne dînerai pas avec vous....

Emilien retenait le portefeuille sur lequel Minalès mettait déjà la main.

— Quoi, vous voici piqué, dit-il, quand je devrais l'être, car, enfin, vous m'avez taxé de faiblesse !...

Le baron était hors de lui ; ses regards, depuis quelques instants, se détachaient à peine de la pendule, qui marquait déjà trois heures : Clarisse et ses enfants ne pouvaient tarder à rentrer.

— C'est immédiatement après le dîner que nous partons, ajoutait Emilien, et vous ne seriez pas de cette dernière réunion de famille !

— De celle-là ni d'aucune autre ! répartit Minalès, qui arracha le portefeuille à Emilien, le mit sous son bras et se dirigea brusquement vers la porte.

L'expédient était une rupture.

— Ou vous êtes encore mon ami, ou vous ne l'êtes plus ! s'écria le père de Marcelle ; je vous somme de me répondre.

— Je hais les gens irrésolus et je pars, dit le baron.

D'un bond Emilien l'eût rejoint dans l'antichambre.

— Soit ! brouillons-nous ! j'y consens ! dit-il en lui barrant le passage ; mais, si un ami peut jusqu'à un certain point refuser que je lui rende

compte du maniement de ses fonds, un indifférent, un ennemi, M. le baron, ne peut refuser de même. Nous n'allons plus en Italie, je le vois. Ma fille n'épousera point votre neveu : eh bien ! en ce cas, il manque un titre de soixante-dix mille francs dans votre portefeuille. Rentrez donc, monsieur, rentrez, vous m'entendrez jusqu'au bout.

Malgré son apparence de jeune dandy, Minalès, l'homme postiche, avait plus de cinquante ans, et son effroi diminuait sa force physique. Emilien, au contraire, était jeune, et maintenant la colère triplait sa vigueur.

— Je ne reprends jamais ce que j'ai donné ! dit Minalès ramené au salon malgré lui.

— C'est ce que nous allons voir !

— Je vous ai fait envoyer votre démission à Bruny, objecta le baron.

— Bruny me rendra mon emploi ou j'en trouverai un autre ; ceci ne vous regarde plus, monsieur ! Régions nos comptes, vous dis-je. Asseyez-vous là ! écoutez !...

Et Minalès tomba lourdement sur un fauteuil.

Marcelle se mordait les lèvres pour ne point éclater de rire.

Son père, ouvrant le portefeuille, en retira une note détaillée dont il voulut commencer la lecture.

D'un côté un demi-million en billets de banque, coupons de rente, bons du trésor et autres valeurs non moins solides ; de l'autre des dangers de mort plus imminents de seconde en seconde ; au risque de perdre toute sa fortune, Minalès ne balançait plus, et, se levant :

— Vous ne me contraindrez pas, j'espère, à rester ici malgré moi ! dit-il. Ainsi, de deux choses l'une : rendez-moi mes titres et séparons-nous, ou, suivant l'usage des affaires, envoyez-moi un compte-rendu détaillé que je puisse examiner à loisir.

Marcelle, qui observait tous les gestes, tous les mouvements du baron, et qui le voyait regarder l'heure sans cesse, lui dit alors avec un accent ironique :

— Vous craignez donc bien, monsieur, que Mlle Durantais ne vous surprenne ici ?

Cette interpellation acheva d'exaspérer Minalès dont Emilien retenait le portefeuille ; il proféra une imprécation de damné, une insulte de bouge impur, telle qu'il ne nous est pas permis de la reproduire. Il grinçait des dents, ses yeux roulaient dans leurs orbites, et, sans

attendre de réponse, il courait pour la seconde fois vers la porte.

Mais le père de Marcelle se jeta sur lui avec une promptitude terrible.

— Tout à l'heure, monsieur, s'écriait-il, j'ai obligé ma fille à vous demander pardon d'une répartie un peu vive que vous méritiez.... A genoux, maintenant ! à genoux.... Demandez-lui pardon à votre tour de lui avoir fait entendre des paroles ignominieuses !

— Vous me brutalisez, monsieur ! Vous me rendez raison de vos voies de fait ! dit le baron de Minalès, car d'une main vigoureuse Emilien le contraignait à plier le genou.

— Après les affaires d'argent, les affaires d'honneur, soit ! mais d'abord des excuses à ma fille, des excuses complètes, ou vous ne sortirez pas d'ici !

Marcelle défaillante dit alors :

— A quoi bon, mon père ? Je n'ai pas même compris ce qui vous irrite tant.... Rendez-lui son portefeuille, laissez-le partir, et point de duel, au nom de Dieu !

Pour son voyage le baron de Minalès s'était précautionné d'une paire de pistolets de poche ; sur la table il voyait un demi-million, à la porte une chaise de poste l'attendait ; d'un regard oblique il calculait ses mouvements, quand tout à coup furent introduits dans le salon Mme la comtesse de Lersant et M. de Beauval, étrangement surpris du spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

— Ce misérable, leur dit Emilien, vient d'outrager ma fille, et j'exige une réparation égale à l'offense.

— Très bien, M. Durantais, achevez ! dit la comtesse ; j'aurai ensuite l'honneur de vous expliquer le motif de ma visite et de celle de M. de Beauval.

Déjà Minalès avait les mains sur les crosses de ses armes de voyage ; il n'osa plus s'en servir, et voix tremblante :

— Mille pardons ! mademoiselle Durantais, dit-il, je reconnais tous mes torts.

Emilien le laissa se relever et salua M. de Beauval, qui ne lui était pas inconnu.

Minalès voulut s'enfuir, la comtesse elle-même le retint.

— La présence de monsieur est indispensable ici ! dit-elle.

Emilien et M. de Beauvais se montraient prêts à user de contrainte.

Minalès ne fit plus un pas. Il était joueur, on

le sait. La deveine ! murmura-t-il avec horreur ; et ses traits se décomposèrent.

La comtesse reprenait :

— C'est monsieur, si je ne me trompe, qui s'est occupé autrefois de faire venir de Saint-Loup tous les papiers nécessaires pour le mariage de Clarisse Roverin, ma fille adoptive ?

Emilien fit un signe affirmatif.

M. de Beauval ajouta d'un ton menaçant :

— M. le baron vous aurait aussi fourni la preuve de la mort du jeune Pierre-Paul Roverin, frère de madame Durantais ! Cette preuve est un faux !

Ici trois cris bien distincts, un cri de joie, un cri de rage, un cri de désespoir, se firent entendre à la fois.

Marcelle comprenait enfin ; Emilien pénétrait tout le mystère d'infamie ; Minalès se voyait perdu sans ressources.

— Pierre-Paul ! Pierre-Paul est à Paris ! ajouta la jeune fille.

— Malheureux faussaire ! disait Emilien au baron, vous êtes cause que j'ai honteusement chassé de chez moi le frère de ma femme ! Vous êtes l'auteur de tous mes maux de toutes les douleurs de ma fille !...

Au milieu de cette scène la porte s'ouvrit de nouveau ; Clarisse et Pierre-Paul entraient.

Emilien et Marcelle coururent à eux avec transport. Gilbert et Léonie allaient embrasser la comtesse de Lersant émue jusqu'aux larmes. M. de Beauval, quoique étranger à la famille, fut touché de cette explosion de bonheur à un tel point, qu'il perdit de vue pour un instant le détestable baron de Minalès.

Les exclamations de joie, les embrassements, les actions de grâces rendues au Ciel, les questions et les réponses bruyantes qui se croisaient, les éclats de voix de huit personnes qui, toutes, étaient émues à l'extrême, devaient empêcher d'entendre aucun bruit extérieur.

Ce fut là le comble du malheur pour Minalès.

A la faveur de l'attention générale, il se glissa dans l'antichambre ; mais là, un animal, qui rugissait de fureur, le terrassa, le saisit à la gorge et se prit à le déchirer à coups de dents sans que personne pût s'en apercevoir.

Ce n'était pas en vain que la Bernarde faisait chaque jour flairer à Plantiau son petit paquet de haillons sanglants. Dès son entrée dans la maison, le chien devint inquiet, bientôt son poil se hérissa, ses yeux flambloyèrent, il grinça

dents et hurla. Tandis qu'au salon Marcelle et Pierre-Paul s'embrassaient enfin sous les yeux d'Emilien et de Clarisse, le chien, qui avait senti la présence de l'ennemi, grattait à la porte en bondissant de rage.

Le baron, se croyant sauvé, courut à sa perte.

Sans Plantiau il aurait eu le temps de gagner la chaise de poste.

Bien qu'attaqué à l'improviste, il ne poussa pas un cri; une lutte effroyable eut lieu en silence; Plantiau arrachait des lambeaux de vêtements et de chairs, Plantiau s'acharnait sur le meurtrier de La Grainée, Minalès essaya de l'aveugler, le chien détourna la tête; Minalès enfonça le poing dans sa gueule pour lui arracher la langue, Plantiau lui broya le poignet. Enfin, armant un pistolet, le baron fit feu. Par bonheur, la balle s'aplatit sur le collier du vaillant animal.

La détonation fit accourir dans l'antichambre M. de Beauval, Emilien et Pierre-Paul, qui ne parvint pas sans peine à faire lâcher prise à son fidèle Plantiau.

— Monsieur Durantais, dit alors M. de Beauval, cet homme est évidemment coupable de la tentative d'assassinat commise sur la personne de Marcelle.

Clarisse, épouvantée, emmena ses jeunes enfants dans leur chambre.

Le chien, haletant, écumant de fureur et aboyant encore, fut enchaîné par Pierre-Paul. Minalès, complètement évanoui, était transporté sur la canapé du salon.

Marcelle s'empressa d'aller chercher de l'eau et du linge pour panser les horribles blessures de l'homme qui, après avoir voulu la tuer, essayait encore si peu d'instant auparavant de l'enlever à sa famille et de détruire tout son bonheur. Malgré leur répugnance profonde pour un tel scélérat, Clarisse et la comtesse de Lersant ne tardèrent point à la seconder.

Mais le grotesque allait le disputer au tragique, car le sang et la bave du chien avaient fait déteindre la face de Minalès, sa perruque, ses faux sourcils noirs avaient été arrachés; le pansement même dont il était l'objet compléta la métamorphose.

M. de Beauval le voyant ainsi, s'écria :

— Tout s'explique ! C'est Grégoire Gillet ! La cicatrice qu'il a au-dessus de l'œil et que déguisaient ses gros sourcils, date de l'époque où il fut expulsé de Saint-Loup comme voleur.

— Ah ! fit Emilien, je le reconnais, moi aussi !... Est-il possible, ô mon Dieu ! que j'aie été pendant tant d'années la dupe d'un tel misérable !...

— C'est l'homme au piano, dit Clarisse, je n'en doute plus maintenant.

— Grégoire Gillet ! dit Pierre-Paul, le frère de l'honnête Jérôme, le neveu de Mathurin Le Bleu, notre maire ! Quel malheur pour ces braves gens !

— Ne leur en disons rien, M. de Beauval ! s'écria Marcelle.

— Sera-ce possible ? murmura le vieux gentilhomme d'un ton de regret. Du reste, Jérôme seul est à plaindre, car l'oncle Mathurin est un vrai Spartiate qui se réjouira, j'en suis sûr, de savoir son neveu puni comme il mérite de l'être.

Grégoire Gillet rouvrit des yeux hagards, mais n'eut point l'air de comprendre dans quelle situation il était.

Un médecin, mandé par Emilien, acheva de le panser en disant :

— C'est un homme mort... il ne passera pas la nuit.

Presque aussitôt des agents de la justice se présentèrent.

A la requête de M. le procureur du roi de Fougères, prévenu par Corentine du retour de l'aventurier à Paris, ils venaient opérer l'arrestation du baron Vincent de Minalès, qui, après son pansement, fut emporté sur un brancard.

LA MEILLEURE PART.

LES SEMAILLES ET LA MOISSON.

I.

GERVAIS ET CORENTINE.

Quoiqu'il eût repris toutes ses bonnes vieilles habitudes du temps passé, quoiqu'il ne se refusât plus ni cidre ni tabac et que, du soir au lendemain, son système d'économie excessive eût absolument disparu, le père Gervais Roverin n'avait pas recouvré son calme et son insouciance ordinaires.

Il venait d'accomplir sans obstacle des desseins longuement prémédités, sa conscience était satisfaite, tous les gens du canton le louaient et le félicitaient, il avait le droit d'être fier de la conduite unanime de ses cinq enfants, eh bien, malgré tout cela et en dépit d'une forte et large dose de philosophie pratique, il n'avait pas un instant de repos.

Depuis le départ de Pierre-Paul pour Paris, on ne le voyait plus s'asseoir d'un air serein, en face de la Bernarde, dans le coin de sa vaste cheminée.

Malgré la froidure, il ne tenait plus au logis.

Ce n'était pas pourtant qu'il allât visiter ses champs ou ses prés; loin de là, les travaux de la ferme lui devenaient indifférents.

Il faisait à grands pas de longues promenades sans but apparent, mais qui le ramenaient toujours à la Plantelle.

Un aimant secret l'y attirait à toute heure; c'est qu'en tout Saint-Loup, personne, si ce n'est Corentine, n'avait le don de calmer son impatience.

— On a bien fait, voisin, de ne pas nous marier ensemble, lui dit-elle, nous n'aurions pu vivre en paix.

— *Core pus drôle!* pourquoi donc ça, ma commère ?

— Nous nous ressemblons trop.

— M'est avis, voisine, que vous me flattez.

— En vous disant que vous m'auriez rendue malheureuse ?

— Si nous ne nous étions pas trop aimés, mère Morgan.

— Trop, père Gervais, c'est toujours plus qu'il ne faut, pas vrai ?

— Ma fine ! vous avez raison...

— Quand on s'aime trop, mon ancien, en est jaloux, et ça gâte le ménage. Vous avez une femme qui n'en a jamais fait qu'à votre idée; moi j'aurais voulu faire mieux que vous; nous n'aurions jamais été d'accord.

— C'est pourtant vrai ! Morgan, au contraire, est un homme sage qui, vous voyant bonne tête et bon cœur, vous laisse aller *tout-de-go*, et s'en trouve bien.

— Rappelez-vous, voisin, le temps où nous nous disputions à la journée au sujet des études de Pierre-Paul.

— Je ne fais plus que penser à ça, et voilà bien.